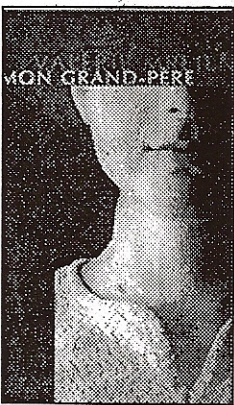


Elle se souvient



« Mon grand-père amenait ses maîtresses chez lui et faisait l'amour avec elles en couchant ma mère dans le même lit. » Voilà une fameuse entame de roman, de celles, trop impérieuses, qui déçoivent, forcément. Ce n'est pas le cas ici, bien au contraire. Valérie Mréjen signe un premier texte esto-maquant. Sur le registre de la vacherie subtile, la jeune femme brosse le portrait cinglant, ajouré, désarmant de naturel et de roserie, de sa famille. En fait, de deux familles, évidemment irréconciliables : la branche maternelle (celle du fameux grand-père, de la haute bourgeoisie intimement convaincue de sa supériorité) et la branche

paternelle (des rustres, aussi sympathiques qu'insupportables). Ashkénazes contre Sépharades, l'alliance impossible.

Et puis, en filigrane, au-delà des turpitudes du grand-père (coureur, collabo, etc.), se dessine en creux le portrait de la mère, on a du mal à dire : de la maman. Valérie, semble-t-il, n'a pas été aimée. « Une autre fois, je suis revenue avec une coupe atroce. Elle m'a dit : « C'est dommage, toi qui avais de si beaux cheveux ». Si elle me l'avait dit avant, je ne serais pas allée chez le coiffeur ».

Plus loin : « Ma mère me disait souvent que, de nous trois, ma sœur était celle qu'elle avait le plus désirée. » Les petits croquis (à la manière du « Je me souviens », de Georges Perec), deviennent autant de larmes contenues, de gifles qui se sont perdues, de maux (mots ?) de ventre pas digérés. Aussi bref qu'impressionnant, « *Mon grand-père* » est l'une de ces lectures futiles qui ne s'oublient pas.

J. L.

« Mon grand-père », Valérie Mréjen, Editions Allia, 64 pages, 40 F.